Ami du Clergé du 9 janvier 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Une Mission paroissiale. — II. La parole de Dieu, 17.
Cours de prônes sur le Décalogue. — XXXII. Péchés contre les 6e et 9e commandements, 20.
Pour la fête de S. Antoine. — Le Patron des vanniers, 22.
La prédication des choses qui nous entourent. — Avant-propos, 26. — 1. Les cendres, 26. — 2. Le cimetière, 27.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc — DEUXIÈME PARTIE : SACRIFIÉE. — I. Le roi entre à Compiègne, 29. — II. Jeanne s'approche de Paris, 31.

UNE MISSION PAROISSIALE

II

LA PAROLE DE DIEU

La Mission n'est autre chose que la parole de Dieu.

I. — *Pourquoi* est-il bon que Dieu nous parle ; *comment* le fait-il : révélation, magistère de l'Eglise, prédication. Signes où l'on reconnaît l'authenticité de sa parole. De quels sujets nous entretient-il.

II. — *Qualités de la parole divine :* infaillible, sage, puissante, souveraine, sainte. Ses effets en ce monde (civilisations de l'Ancien et du Nouveau Testament) et en l'autre. Ses effets sur chaque âme en particulier.

III. — *Comment nous devons l'accueillir :* avec respect, foi, dévotion attentive et soumission.

Ne restons pas sourds à la voix du Seigneur.

Mes bien chers frères,

Une Mission n'est autre chose que la parole même de Dieu.

Que viendrez-vous, en effet, chercher chaque jour dans cette église ? Un délassement quelconque, une distraction passagère, une vaine satisfaction de curiosité ? Votre attente serait vite déçue. Mais ce n'est pas pour le plaisir d'entendre aligner des phrases plus ou moins sonores, de juger platoniquement des systèmes de philosophie que vous vous arracherez chaque soir à vos occupations ordinaires. Vous êtes avides de vérité, vous voulez connaître les mots qui régissent votre vie entière, pénétrer le secret du bonheur éternel. Or, ces redoutables mystères dépassent la sagesse terrestre : il n'est pas un seul homme au monde qui soit à même de résoudre les énigmes de notre destin. Dieu seul connaît toutes ces choses, et Dieu lui-même va vous dévoiler ce que vous en devez connaître pour accomplir votre devoir.

Le prêtre qui a la charge de vous enseigner n'est autre chose qu'un intermédiaire, un instrument — oserai-je dire : un phonographe ? — qui vous répétera simplement ce qui lui fut appris à lui-même de la révélation du Ciel. Rien ne lui appartient dans sa doctrine ; loin de pouvoir inventer ou modifier le moindre dogme, il est esclave de la Vérité céleste et responsable devant Dieu de la plus légère inexactitude dans sa traduction. Ce n'est donc pas une voix humaine qui frappera vos oreilles, mais celle de Dieu, et la parole que vous entendrez est si essentielle qu'il importe, avant tout, de bien comprendre sa grandeur et de savoir comment nous devons l'accueillir.

I

I. — Il semblerait, de prime abord, qu'il ne puisse y avoir, entre Dieu et nous, aucune sorte de communication. D'un côté, un esprit immatériel, un être immense, infini, souverain ; de l'autre côté, une fragile créature de chair, périssable, bornée, infime ; quel rapport possible entre ces deux extrêmes, entre la suprême grandeur et le misérable néant ? Toutefois la bonté de Dieu ne dédaigne pas de franchir l'abîme qui nous sépare de sa majesté. Comme l'arche d'un pont surnaturel, la miséricorde céleste va relier les bords du gouffre sans fond qui nous tient éloignés des mystères d'En-haut.

Sera-ce pour son avantage ou pour son agrément que Dieu voudra se rapprocher de nous ? Pas le moins du monde. L'Eternel se suffit à lui-même : il n'a aucun besoin de nous. Mais il nous aime, nous, ses pauvres sujets méprisables, et c'est pour nous seuls, pour notre bonheur, pour notre salut, qu'il accepte de correspondre avec nous. Nos propres forces seraient impuissantes à orienter notre vie vers le bien et vers la vertu ; nos seules lumières vacilleraient sans pouvoir illuminer les ténèbres de l'infini. Il était donc de toute nécessité pour nous que Dieu vînt à notre secours et nous fît entendre sa parole. C'est ce qu'il a bien voulu faire, pour nous guider vers le Paradis.

II. — Mais vous n'exigerez cependant pas que, toutes les fois que le Tout-Puissant voudra faire du bien à votre âme, il vous apparaisse dans l'éblouissante splendeur de sa gloire, dans le fracas du tonnerre qui accompagna sa manifestation au Sinaï, ou au milieu des chœurs des anges comme il le fera au dernier jour. Ces perpétuelles apparitions, réservées pour des heures plus solennelles, n'aboutiraient, en se multipliant, qu'à troubler l'ordre providentiel des choses, à détruire la foi par la vision, à bouleverser la marche de l'univers. Pour éprouver notre mérite, le Seigneur tient à se cacher, pendant toute notre vie, à nos regards. Et quand il se rapproche de nous, il le fait par des procédés normaux, dont il garantit l'authenticité et dont l'efficacité est démontrée par l'expérience de tous les siècles.

La parole de Dieu nous a été transmise d'abord (après cependant les primitives révélations patriarcales) par le code immortel de la Sagesse divine, par la Bible inspirée de l'Esprit-Saint. Nulle intelligence d'ici-bas n'eût pu concevoir un pareil livre ; nul livre humain n'approchera jamais de cet ouvrage que nous devons au ciel. C'est là que nous puisons les fondements de notre religion et notre règle quotidienne de vie. L'Ancien Testament est la base de l'Evangile des temps nouveaux, et le Maître lui-même, à coups de miracles, a certifié l'autorité des principes qu'il nous a transmis par l'intermédiaire des écrivains sacrés.

Mais les événements terrestres sont changeants, et pour parer aux fluctuations des circonstances, pour trancher les cas jusqu'alors incertains, Notre-Seigneur a complété la Bible par une institution prodigieuse, assurée de l'infaillibilité, que nous appelons l'Eglise. Par la Tradition qui remonte aux Apôtres, par les décrets suprêmes des Conciles et des Pontifes romains, le dogme immuable est précisé, la morale est fixée souverainement. Voulons-nous assurer notre bonheur dans la vérité ? Nous n'avons qu'à écouter l'Eglise, nous n'avons qu'à obéir à l'Eglise à qui Dieu concéda le privilège sans égal de conduire l'humanité au paradis.

La parole de Dieu nous est connue encore par des moyens moins certains sans doute, en théorie, mais qui, pratiquement, se trouvent mieux à la portée de tous. Ce sont les enseignements journaliers que les ministres officiels de l'Eglise répandent inlassablement sur la foule des fidèles, depuis les populeuses capitales jusqu'aux bourgs clairsemés dans les campagnes. Encycliques des papes, mandements des évêques, prédications des prêtres, tout cela n'a pour but que de répandre sur le monde l'éternelle parole de Dieu. S'il advenait qu'un de ces interprètes du ciel s'égarât dans sa traduction des choses saintes, son erreur serait vite rectifiée par la masse de ses supérieurs ou de ses frères, car le Saint-Esprit a promis de soutenir l'œuvre surnaturelle de l'Eglise et il ne la laissera pas défaillir.

III. — Vous vous demandez peut-être comment de simples hommes osent assumer la tâche redoutable d'annoncer et d'imposer au monde la révélation et les ordres de Dieu. Tout simplement parce que ces hommes n'ont nullement la prétention d'agir en leur nom personnel ; parce qu'ils ne parlent que pour obéir à la vocation dont ils ont été favorisés, parce qu'ils n'inventent rien de leur doctrine et se bornent à répéter ce que Dieu, par l'Eglise, enseigna.

Si, d'ailleurs, vous hésitez à les croire, n'hésitez pas au moins à contrôler leurs dires. Il est des signes logiques et simples, où vous reconnaîtrez leur mission. Pour que la parole qu'ils vous livrent soit réellement celle de Dieu, il faut d'abord qu'elle soit vraie : le Seigneur n'aime pas qu'on prêche le mensonge. Il faut encore qu'elle soit conforme à ce que l'Ecriture, la Tradition des Pères et des Docteurs, le magistère de l'Eglise, ainsi que l'humble catéchisme, ont appris à tous les chrétiens. Il ne saurait être question, deux mille ans après Jésus-Christ, d'enseigner une foi nouvelle ni même de modifier la doctrine de Dieu : personne n'a autorité pour cela. Il faut, en outre — généralement du moins — que cette parole soit autorisée : ceux-là seuls ont le droit de prêcher dont la conscience et le savoir ont été éprouvés par leurs évêques ; ceci est une garantie encore qu'ils n'altéreront point la vérité.

Les choses que Dieu nous communique de la sorte auront enfin cette caractéristique qu'elles seront en rapport étroit avec le salut de nos âmes. Si Dieu condescend à nous parler, croyez-vous que ce soit pour bavarder avec nous de futilités ou même de sciences vaines ? Il nous aime pour notre avenir éternel : le reste, cet amas de riens qui nous préoccupe trop, hélas ! n'a aucune importance à ses yeux. La terre n'est pour lui, comme pour nous, qu'un lieu où il faut passer pour se sanctifier par l'épreuve. Vous ne vous êtes pas attendus à ce que nous vous donnions le mot de problèmes mathématiques, de combinaisons internationales : notre royaume, celui du Christ, n'appartient pas à ce monde et les curiosités inutiles ne servent en rien l'œuvre du salut. La parole de Dieu se bornera donc à vous expliquer, au cours de la Mission qui commence, les vérités de l'au-delà, les règles de la foi surnaturelle, les lois qui régiront votre conduite, les routes austères du firmament. Jésus a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie », son enseignement vous apprendra à suivre le chemin céleste, à discerner les erreurs périlleuses, à parvenir enfin jusqu'à l'existence radieuse que nulle douleur ne saurait assombrir et que la mort n'interrompt jamais.

II

I. — Ainsi comprise, la parole de Dieu nous apparaît comme grave et resplendissante. Les vérités qu'il plut au ciel de laisser descendre jusqu'à nous sont, en elles-mêmes, infaillibles : Dieu, dont la science est infinie, ne saurait en aucun point tomber dans l'erreur pas plus que sa droiture absolue ne pourrait nous suggérer quelque chose de faux. La doctrine révélée est marquée au coin d'une sagesse lumineuse, car elle est l'œuvre d'une Intelligence illimitée dont nos pauvres facultés médiocres, « toujours courtes par quelque endroit », ainsi qu'eût dit Pascal, ne peuvent même pas nous donner une idée.

Une autre qualité de cette parole sacrée est son extraordinaire puissance : sans contraindre en rien la liberté humaine, elle subjugue tout esprit juste, elle recueille le suffrage de tous les cœurs de bonne volonté. Souveraine et dominatrice, elle ne craint aucune difficulté, ne redoute aucune objection, annihile par son autorité même toute possibilité de contradiction sincère.

Elle est sainte, enfin, sublimement sainte : c'est en vain que vous chercheriez, dans tout ce qui fut dicté par Dieu, la plus minime tare ou la moindre défaillance ; vous n'y trouverez à chaque ligne que le bien, l'idéal, la perfection sublime.

II. — Aussi quels merveilleux effets cette parole n'a-t-elle pas produits et ne continue-t-elle pas à produire sans cesse dans le monde ! Elle l'a créé, tout d'abord : alors que rien n'existait encore, en dehors de Dieu, elle retentit dans le chaos vide et obscur : « Que la lumière soit, » et la lumière resplendit dans tout l'éclat insoupçonné de sa vivifiante jeunesse. De nouveau elle se fit entendre, et les eaux se séparèrent des terres arides, et les végétations splendides surgirent des terrains inféconds, et les espèces animales, hiérarchiquement organisées, peuplèrent l'univers. Dieu dit enfin : « Faisons l'homme à notre image, » et la poignée d'argile, façonnée sous le souffle de l'Esprit, devint la créature privilégiée, l'homme, roi de la création.

A cet homme, né d'hier, sans expérience comme sans passé, la voix de Dieu, dès les premiers jours, multiplia les enseignements indispensables ainsi que

les ordres sauveurs. Peu à peu, progressivement, les révélations affinèrent la civilisation fruste et grossière du peuple que Dieu s'était choisi ; au fur et à mesure que s'écoulaient les âges, elles vivifiaient, multipliaient les efforts de la pensée humaine ; les rigueurs premières s'amollissaient, l'idée de justice pénétrait les âmes, la notion du devoir, lentement, se faisait jour dans les consciences jadis nébuleuses. Une civilisation d'ordre et de force s'imposait à tous pour le bien de l'humanité.

Une nuit, tandis qu'au ciel brillait une étoile nouvelle, les chœurs angéliques annoncèrent, avec la gloire de Dieu, la paix prochaine aux hommes de bon vouloir. Bientôt la parole de Dieu, promulguée par le Messie, inaugura l'ère nouvelle, l'ère de charité rayonnante, l'ère de la fraternité chrétienne. Voulez-vous comparer, m. f., les dures civilisations antiques, basées sur la guerre et l'esclavage, avec la civilisation du Christ, fondée sur la liberté dans l'amour ? Voulez-vous comparer l'histoire des époques païennes, remplies de pillages et de massacres, avec celle de la chrétienté, épanouie comme une fleur sur l'univers soumis et heureux ? Voulez-vous suivre le développement continu des relations entre les peuples, le progrès du défrichement de l'Europe, l'avancement des lettres, des sciences, des arts ? A la source de tant de progrès, que rencontrerez-vous, sinon l'œuvre de l'Eglise, qui perfectionne sans cesse le monde sous l'action des paroles de Dieu ?

Sans doute, la tâche n'est pas achevée, la concorde n'est pas complète, et bien des perfectionnements devront se produire dans les temps futurs. Mais l'Eglise n'a pas renoncé à sa mission : elle continue à prêcher. Les résistances malveillantes pourront la retarder peut-être ; elles ne prévaudront pas contre elle. Les époques les plus paisibles, comme les plus civilisées, furent celles où l'univers obéit le mieux à la loi divine. Il en sera de même dans l'avenir, car les promesses du Seigneur sont irrévocables et les événements, comme le passé, sont soumis aux paroles de Dieu.

Et pourtant la voix du Seigneur ne se fait pas entendre dans le but principal d'assurer notre félicité provisoire dans un monde où nous ne faisons que passer. Dieu nous parle de choses plus vastes, plus hautes, plus éternelles que l'univers d'un jour où nous vivons. Si donc la simple répercussion de sa doctrine sur les choses sensibles est si merveilleusement féconde, combien plus splendides seront les effets directs de cette parole lorsqu'ils s'appliqueront à son but primordial : le salut de l'humanité ? Ces effets, c'est dans le ciel seul, lorsque nous en jouirons, que nous pourrons en admirer et en savourer toute l'étendue et toute la gloire. Ici-bas nous ne savons guère que ceci : ceux qui auront été fidèles à l'appel du Maître seront couronnés en un triomphe splendide, régneront et jouiront de leur Dieu pendant l'éternité.

Si vastes que soient les effets des mots divins, n'oublions pourtant pas qu'ils peuvent et doivent se produire jusque dans la plus petite et la plus humble âme humaine. La parole de Dieu bouleverse les mondes, fonde ou détruit les empires, juge, récompense et condamne pour toujours. Mais cette même parole redoutable sait murmurer tout bas aux cœurs fidèles les conseils de générosité, aux cœurs repentants les moyens d'expiation. Elle se fait douce et discrète pour appeler chacune de nos âmes au devoir chrétien, à l'apostolat, au sacrifice. Elle se fait impérieusement paternelle pour nous interdire l'approche des abîmes. Cette voix, nous l'entendons sans cesse au fond de nos consciences, pures ou troublées, car Dieu ne néglige personne, n'abandonne personne ; il prodigue aux plus petits de ses fils les avertissements et les éloges, les ordres et les prohibitions qui permettent à tous, sans exception aucune, de s'orienter vers le paradis.

III

Puisque, m. f., la parole de Dieu est si grande, si redoutable, si indispensable, quelle doit être notre attitude lorsqu'elle nous est adressée ? Avons-nous le droit de ne pas l'entendre, de la repousser parce qu'elle nous gêne, ou de demeurer indifférents devant les idées qu'elle éveille en nous ? Non, certes, et vous l'avez compris déjà : cette attitude de révolte ou de mépris serait un outrage à la majesté divine. La voix de Dieu nous crée des devoirs, car elle est une sublime grâce, et nous sommes, devant Dieu, responsables de la façon dont nous accueillons chaque grâce. La grâce acceptée, accueillie, utilisée par nous pour des œuvres saintes, nous vaut un accroissement de mérites ; la grâce méconnue ou raillée, la grâce rejetée par notre orgueil ou notre perversion se dressera pour témoigner contre nous au jour du suprême jugement.

I. — Comment donc recevrons-nous les paroles du ciel ? D'abord avec l'infini respect que mérite leur origine. Quand nous entendons la voix de Dieu, ne laissons pas notre attention s'égarer sur les formes plus ou moins élégantes dont auront su la revêtir les ministres humains qui nous la traduisent. L'homme qui parle n'est qu'un instrument, un intermédiaire. Ce qu'il dit, seul, importe, car ce qu'il dit est divin : la religion qu'il prêche, les mystères qu'il publie, les dogmes qu'il annonce, la morale qu'il promulgue, tout cela vient de la Sagesse incréée et de la Majesté dominatrice. Nous qui, malgré nos orgueils affectés, nous sentons si petits devant Dieu, ne devons-nous pas nous incliner devant ses proclamations du ciel, ne devons-nous pas nous prosterner devant les oracles immuables, ne devons-nous pas adorer la voix qui daigne se faire entendre ?

II. — Notre respect ne serait qu'une ironie — et une ironie qui friserait le blasphème — s'il ne comportait pas une adhésion totale de notre esprit à la vérité et de notre cœur à la loi. C'est avec une foi absolue qu'il faut accueillir les discours du Seigneur, mais non avec une foi aveugle. Le Maître qui nous demande de croire n'a pas voulu nous imposer un assentiment qui ne serait appuyé que sur une vague sentimentalité obscure ou sur de vaines traditions transmises par de vieilles grand'mères pieuses à leurs petits-fils dès le berceau. Notre Père du ciel, qui daigne respecter notre liberté, daigne aussi respecter notre intelligence ; il condescend à nous présenter,

en quelque sorte, ses lettres de créance, il a voulu nous indiquer les raisons irréfragables et humaines qui entraîneront notre consentement.

Sans doute la foi est un don de Dieu, une de ces grâces qui, d'ailleurs, ne sont jamais refusées à celui qui sait s'en rendre digne. Mais la foi surnaturelle est appuyée sur des raisonnements logiques, sur des motifs de crédibilité, sur des preuves qui sont à la portée de tous, que nous devons rechercher et connaître, et qui, bien approfondies par nous, nous sauvegarderont à jamais du doute comme de l'erreur.

Parmi les vérités religieuses, certaines sont accessibles à nos facultés bornées, explicables normalement. D'autres, absolument, nous dépassent, et nous les nommons des mystères. Mais nous pouvons toujours nous convaincre que ces mystères, supérieurs à la faible raison, ne sont jamais en contradiction avec la raison elle-même. Ils la dépassent, ils la confondent ; ils ne s'opposent pas à elle. Lorsqu'un chrétien est convaincu des impénétrables grandeurs de Dieu, il n'a plus qu'à s'incliner devant sa sagesse, à se confier à sa véracité, et à attendre les lumières du paradis pour obtenir les éclaircissements ultérieurs que nous ne pourrions supporter ici-bas.

III. — La croyance suppose l'amour. Il faut écouter les mots divins avec cette affection sincère et chaleureuse, avec ce goût, ce désir, cette passion de la vérité qui stimuleront nos énergies et rendront nos efforts fructueux. Que de chrétiens, hélas ! cherchent à esquiver un sermon comme on esquive une corvée : ils choisissent, parmi les messes du dimanche, celle où l'on ne prêche pas, celle, au moins, où l'instruction sera plus brève. Les quelques minutes du sermon leur paraissent un moment tout indiqué pour s'évader des préoccupations pieuses, pour songer à leurs affaires ou pour se distraire par la contemplation de leurs voisins. Ces pauvres gens s'imaginent en savoir assez avec les vagues souvenirs — aux trois quarts effacés — du catéchisme de leur enfance. Les résultats ne sauraient manquer : peu à peu leur science s'oblitère, leurs notions se déforment, une vague religiosité remplace leur foi, la foi même finit par s'évanouir. C'est alors le naufrage de l'âme, parce qu'on n'a pas su donner le petit effort nécessaire pour écouter les leçons de Dieu.

A qui la faute ? Ce ne sont ni les prédicateurs qui manquent, ni les ouvrages de doctrine mis à la portée des plus humbles fidèles. Ce qui manque, c'est l'attention, la persévérance, c'est l'étude de la Science qui prime toutes les autres, puisque celles de la terre sont toujours restreintes et relatives, tandis que la science divine fixe non seulement la paix du cœur en ce monde, mais le destin de gloire ou de malheur durant l'éternité entière.

IV. — Une conséquence pratique s'impose après que l'on a reçu saintement les enseignements du Seigneur : il s'agit de s'y conformer. « Que sert, dit l'*Imitation*, de discuter doctement sur la Sainte Trinité, si cela n'augmente pas notre amour pour la Trinité ? » Il en est de même de tous les dogmes, de toutes les règles. L'homme qui viendrait se les faire expliquer dans un but simplement théorique, par vaine curiosité d'apprendre, sans être décidé à y conformer sa vie, cet homme n'en retirerait aucun gain pour son salut. Dieu ne parle pas pour satisfaire une curiosité inutile : il parle pour nous convertir ; il parle pour nous sanctifier. De même que notre esprit s'incline sous la réalité de ses affirmations, de même notre volonté doit être prête, dès l'abord, à se conformer à ses ordres : c'est le seul, mais l'infaillible procédé pour tirer parti des paroles de Dieu.

* *

Au cours de la Mission qui s'ouvre, la voix d'En-haut, m. f., se fera entendre à vos oreilles avec une particulière insistance. Dieu qui veut vous ramener à lui ou vous rapprocher plus encore de lui, multipliera ses exhortations, afin de conquérir vos âmes. De grâce, ne restez pas sourds à la grande voix du Père qui vous aime. Vous avez compris, mieux que jamais, l'importance de sa parole ; vous savez quels devoirs elle vous impose, quelles responsabilités redoutables vous incomberaient si vous négligiez la grâce de l'heure, si vous refusiez d'écouter Dieu.

Mais vous n'êtes pas, j'en suis déjà sûr, de ces âmes lâches ou indifférentes, de ces âmes rebelles ou tortueuses qui s'effraient de la vérité, qui reculent devant les hautes obligations. Vous accourrez donc pour écouter la voix qui déjà chante dans vos âmes, la voix qui vous dira, avec les consolations de l'existence, les promesses de l'immortel destin. Vous accourrez, ardents et fidèles, empressés et généreux, impatients de mieux connaître la loi céleste afin de pouvoir la suivre mieux. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXXII

PÉCHÉS CONTRE LES VIe ET IXe COMMANDEMENTS

Mes frères,

Nous abordons aujourd'hui l'explication du sixième et du neuvième commandement de Dieu : « L'impureté ne commettras de corps ni de consentement. — Désirs mauvais repousseras pour garder ton cœur chastement. »

Par ces deux commandements, Dieu défend les pensées, désirs, paroles, regards et actes impurs et tout ce qui peut y conduire.

I

Par le péché d'impureté, — qu'on appelle aussi péché honteux parce que ce péché, plus qu'aucun autre, couvre de honte et fait rougir ceux ou celles qui le commettent, — on entend tous les péchés contraires à la chasteté, tous les péchés qui consistent dans l'amour déréglé des plaisirs sensuels.

On peut commettre ce péché intérieurement et extérieurement : intérieurement, par pensée et par désir ; extérieurement, par paroles, regards et actions.

On pèche par *pensée*, en s'arrêtant avec plaisir à des imaginations indécentes. Dieu ne nous a pas seulement défendu de faire le mal devant lui, il a ajouté : « Celui qui pense au mal avec plaisir dans son cœur a déjà commis le péché ». « C'est du

cœur, dit Notre-Seigneur, que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités et tous les autres crimes ». L'homme en effet ne les commet qu'après les avoir prémédités. Si l'acte est coupable, la pensée qui en est la source et le commencement l'est forcément aussi.

Remarquons, toutefois, que la mauvaise pensée n'offense Dieu qu'autant qu'on s'y arrête volontairement et qu'on s'y complaît. Les imaginations impures qui nous viennent à l'esprit, mais que nous repoussons dès que nous nous en apercevons, ne sont pas des péchés, mais seulement des tentations. Les saints y ont été exposés tout comme nous, et si nous leur résistons comme eux, pour nous comme pour eux elles deviendront une occasion de mérites. Ne vous inquiétez donc pas de ces imaginations lorsqu'elles se présentent à votre esprit ; dédaignez-les, occupez-vous d'autre chose qui vous les fera oublier et demeurez avec la conscience en paix.

On se rend coupable de *désirs* impurs lorsqu'on souhaite dire, écrire, lire, entendre, regarder ou faire des choses déshonnêtes. « Vous avez appris, disait jadis Notre-Seigneur aux Juifs, qu'il a été dit aux Anciens : Vous ne commettrez point l'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Cela veut dire que celui qui désire faire le mal commet un péché de même nature et de même gravité que s'il l'accomplissait réellement. Sans doute, s'il se borne à désirer faire le mal, il ne scandalisera pas, il ne commettra pas d'injustice et ne sera pas obligé de réparer les dommages causés comme celui qui fait le mal en réalité ; mais devant Dieu qui lit au fond de son cœur et connaît son intention perverse, il est aussi coupable que s'il avait satisfait son mauvais désir.

Beaucoup n'attachent pas d'importance à ces péchés de pensée et de désir contre la sainte vertu de pureté ; cependant, le concile de Trente déclare qu'ils sont plus dangereux pour le salut que les mauvaises actions elles-mêmes. On ne peut commettre celles-ci partout et à tout instant, tandis qu'on peut penser au mal et le désirer partout et beaucoup de fois en très peu de temps. Quand on commet le mal, on en a clairement conscience, tandis que, très souvent, on ne remarque même pas les mauvaises pensées et les mauvais désirs dont on se rend coupable. Et pourtant, comme chacun de ces péchés est mortel de sa nature et suffit à nous précipiter en enfer, avec quel soin devons-nous les éviter et nous examiner à leur sujet lorsque nous allons nous confesser !

II

On commet le péché d'impureté par *paroles* quand, par libertinage ou pour porter les autres au mal, on offense la sainte vertu par des récits, des écrits ou des chansons obscènes. Dans son épître aux Ephésiens, S. Paul leur défend sévèrement ce péché si propre à encourager le vice et à le propager : « Qu'on n'entende pas même parler parmi vous de fornication ou de quelque impudicité que ce soit, car on ne doit pas même entendre prononcer le nom de ces fautes parmi les chrétiens. » (Eph., v, 3). Evitez donc toute conversation déshonnête ou tout discours obscène, et fuyez la compagnie de ceux qui ont toujours à la bouche des paroles de ce genre.

On pèche contre la sainte vertu de pureté par *regards* quand on arrête ses yeux volontairement, sans nécessité et avec plaisir, sur des objets déshonnêtes. Je dis : « volontairement », car lorsque, sans qu'on l'aie voulu, la vue rencontre quelque objet inconvenant mais s'en détourne aussitôt, il n'y a pas de faute. On ne pèche pas moins gravement contre la pureté quand on offre aux regards des autres des objets obscènes, en étalant par exemple des images ou des statues indécentes sur les murs de ses appartements, sur ses meubles ou sa cheminée, en laissant des livres ou des gravures scabreux à la portée des enfants, en suivant surtout des modes qui sont une provocation au vice et un danger public pour la vertu des autres.

On pèche aussi contre la sainte vertu de pureté par des *actions* ordonnées aux plaisirs grossiers des sens. Quand on se confesse, il faut dire si on a commis ces actes seul ou avec d'autres. Si on les a commis avec d'autres, il faut dire si c'est avec des personnes, si ces personnes étaient de même sexe ou de sexe différent, parentes ou non, libres ou mariées. La gravité du péché commis est en effet bien différente selon ces différents cas.

Lorsque le péché, en particulier, est commis avec une personne mariée, il constitue, en même temps qu'une faute contre le sixième commandement, une profanation du sacrement de mariage qu'un des complices ou même tous les deux ont reçu ; il constitue également une injustice envers le ou les conjoints légitimes au détriment desquels le crime est commis. En vertu du pacte conjugal par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre au pied des autels, le mari en effet ne s'appartient plus, mais appartient à son épouse ; l'épouse, de son côté, ne peut plus disposer d'elle-même, elle appartient à son mari. Ni l'un ni l'autre n'ont plus la libre disposition de leur cœur et encore moins de leur corps. Quelle injustice criante, dès lors, si l'un ou l'autre vient à se reprendre pour se donner à un étranger ! quelle iniquité surtout, si cet adultère introduit au foyer des enfants illégitimes, met à la charge de l'époux innocent des enfants qui ne sont pas les siens et qui diminueront la part d'héritage de ses propres enfants ! Je n'insiste pas, car nous reparlerons de cette injustice et des obligations qu'elle impose quand nous expliquerons le septième commandement.

III

Le sixième et le neuvième commandement ne défendent pas seulement les péchés d'impureté, mais encore *tout ce qui porte à ces péchés*.

Ils défendent donc *l'oisiveté* qui est si justement appelée la mère de tous les vices. C'est parce qu'ils vivaient dans l'oisiveté, affirme le prophète Ezéchiel, que les habitants de Sodome devinrent si corrompus et méritèrent que Dieu fît descendre sur eux le feu du ciel : « *Hæc fuit iniquitas Sodomæ... otium ipsius.* » (Ezech., XVI, 49). C'est parce qu'il vit oisif dans son palais au lieu d'être à la tête de ses

troupes que David se rend coupable d'adultère et d'assassinat. — « Travaille sans relâche, écrivait S. Jérôme à son disciple Rustique, et que le démon, quand il vient te tenter, te voie toujours occupé. » Pour un démon qui tente un homme absorbé par sa besogne, il y en a cent qui s'acharnent à la perte de l'homme oisif.

Le sixième commandement défend en second lieu les *fréquentations* dangereuses. Gémissant de ses égarements passés, S. Augustin déclarait : « Je n'aurais jamais commis ces fautes et je n'en aurais jamais été tenté si j'avais été seul. Oh ! qu'on est ennemi de soi-même quand on s'unit d'amitié avec des débauchés ! » La plus dangereuse des fréquentations est évidemment celle des personnes d'un sexe différent. Même ceux qui se fréquentent en vue du mariage doivent éviter d'être seuls et sans témoins. S'ils ne veulent pas offenser Dieu et compromettre leur honneur, qu'ils aient soin de ne se voir et de ne se parler qu'en présence de leurs parents ou de personnes sérieuses.

Le sixième commandement défend en troisième lieu les *danses*. Evidemment, la danse en elle-même n'est pas un péché. Si elle avait lieu entre personnes du même sexe, nul ne songerait à la proscrire comme une cause d'immoralité. Mais entre personnes de sexe différent il n'est guère possible de s'y livrer sans penser au mal et sans le commettre. C'est en vain que danseurs et danseuses prétendent n'y point faire de mal ; ils savent bien que c'est faux ; les faits, du reste, leur infligent de temps en temps de sanglants démentis. Que ceux et celles qui veulent rester purs fuient donc ces lieux de débauche où les baisers lascifs, les attouchements coupables, les familiarités criminelles sont les moindres péchés qu'on y commet et le prélude ordinaire de fautes bien plus graves.

Le sixième commandement défend encore les *spectacles* déshonnêtes, les cinémas dont les films représentent des scènes scandaleuses. Prenez garde, parents chrétiens, aux dangers qu'ils peuvent faire courir à la vertu de vos enfants. Ne les laissez y aller que le moins possible, assurez-vous en tout cas que les tableaux qu'on déroulera sous leurs yeux sont inoffensifs ; et si parfois votre bonne foi est surprise, protestez près de ceux qui exhibent ces films immoraux, au besoin dénoncez-les à la justice.

Sont également interdits par le sixième commandement les *tableaux* obscènes, les tenues immodestes, les lectures et les conversations déshonnêtes dont nous avons parlé tout à l'heure. Ce sont là en effet autant de moyens dont le démon se sert pour corrompre les âmes et les porter au vice impur.

Fuyons avec soin toutes ces occasions de péché, sinon nous y succomberons, car Notre-Seigneur nous a suffisamment mis en garde contre elles, quand il a dit que celui qui aime le danger y périra. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT ANTOINE

(17 janvier)

LE PATRON DES VANNIERS

Mes bien chers amis,

L'Eglise est pour nous une mère dont la tendre sollicitude jamais ne saurait être prise en défaut ; sa vigilance est de tous les jours, ses préoccupations de toutes les minutes, et pas un instant ne s'écoule sans qu'elle songe au bien de ses fils. Elle veut, certes, avant tout et par-dessus tout, assurer notre triomphe céleste, faire notre destin de bonheur ; mais cela ne l'empêche nullement de songer à nos félicités présentes et de nous aplanir les aspérités du chemin, afin que nous puissions marcher d'un pas plus assuré vers les victoires. Son ingéniosité est sans bornes, sa souplesse revêt mille formes quand il s'agit de nous procurer une heure de repos béni, de pieuse satisfaction, ou surtout lorsqu'il faut nous faire obtenir quelques grâces plus particulières et plus hautes qui nous rapprocheront davantage de Dieu.

Mais si l'Eglise aime tous ses enfants d'un amour incomparable, il n'est pas téméraire de dire qu'elle a pour quelques-uns d'entre eux une prédilection secrète, dont les autres ne sauraient se montrer jaloux, car ces préférences s'adresseront à ceux que la vie meurtrit davantage, à ceux qui reçoivent ici-bas moins d'avantages et de consolations. Depuis bientôt deux mille ans, l'action de l'Eglise a bouleversé de fond en comble — et dans quel sens heureux et libérateur ! — les conditions d'existence des ouvriers et des artisans. Cette action, lente mais soutenue, a transformé le monde du travail, en supprimant peu à peu l'esclavage, en lui substituant le labeur rémunéré et libre, en organisant ensuite les confréries religieuses et les corporations professionnelles.

L'Eglise, vous le voyez en cet instant, m. f., n'a pas renoncé à ses traditions bienfaisantes. Elle peut — elle doit même — adapter l'apparence extérieure de ses méthodes à des circonstances nouvelles, à des situations jadis insoupçonnées. Mais sa pensée reste toujours la même, et son œuvre se poursuit à travers les siècles, avec ténacité, en faveur des ouvriers, des lutteurs qui doivent chaque jour conquérir, au prix de rudes efforts, leur pain et celui de leurs familles. A ces déshérités, à ces vaillants, l'Eglise tient à prodiguer les encouragements de ses prières, les exemples doux et forts de ses saints. Et c'est en vertu de ce principe que ses cloches ont chanté ce matin pour vous convoquer à la fête de votre glorieux Patron.

I

Orphelin dès sa première enfance, un jeune Egyptien, appelé Antoine, se trouvait quelque peu désemparé dans la solitude de son existence. Il était de grande race, certes, riche, puissant, considéré ; mais son cœur était trop chrétien pour se laisser prendre aux frivolités des plaisirs qui brillent pour s'éclip-

ser rapidement, sans assouvir les désirs d'idéal. Il se sentait né pour autre chose que pour gaspiller ses revenus en somptuosités vaines, ou pour briguer quelque haute charge qui aurait amené avec elle plus de tracas, plus de dégoûts que d'ambitieuses satisfactions. Une aspiration vague encore l'élevait vers des sphères supérieures, et le jeune homme, confusément, se demandait à quelle source il étancherait sa soif d'infini.

Un jour qu'il priait dans une église, il entendit la voix du diacre qui psalmodiait l'Evangile et redisait le conseil du Maître : « Si tu veux devenir parfait, vends tout ce que tu possèdes et donnes-en le prix aux pauvres. » Ce fut pour lui un trait de lumière. La clarté jaillit dans son âme et il considéra la maxime de Jésus comme un ordre qui lui était personnellement intimé. Sans tergiverser un seul instant, sans rien retenir, sans rien regretter de son patrimoine, il liquida son immense fortune, il l'employa à soulager les misères innombrables qui gémissaient autour de lui, et désormais dépouillé de tout, délivré de tout bien terrestre, il résolut de s'appliquer uniquement à la conquête de la sainteté.

Ce n'était pas une entreprise commode. Il faut déjà une forte dose de courage pour renoncer à ce que l'on a ; mais un héroïsme bien plus rare est nécessaire pour abdiquer ce que l'on est. Il ne s'agit plus, en effet, de se séparer de biens extérieurs dont aucun n'est indispensable : il faut arracher de soi-même toutes les tendances, toutes les pensées, tous les désirs qui ne cadrent pas avec l'ordre divin ; il faut immoler chaque jour sa personnalité propre pour y substituer celle du Christ. Il faut devenir chaste et vigilant, prudent et doux, patient et miséricordieux, humble et travailleur, pieux et docte.

Antoine y réussit mieux que tout autre. Il acquit à la fois une parfaite maîtrise de soi-même et une rectitude de foi qui émerveillaient le monde autour de lui. La révélation de Notre-Seigneur était pour lui, à juste raison, une règle immuable : il ne pouvait supporter sans frémir le moindre contact avec les hérétiques qui tentaient de substituer leur pensée propre à la vérité de l'Eternel : pour les ariens qui attentaient à la divinité du Christ, il n'avait pas assez d'anathèmes.

Mais, s'il était sévère pour l'ennemi, il n'était pas moins rude pour lui-même. Les jeûnes les plus rigoureux, les macérations et les cilices, les veilles prolongées dans l'oraison devinrent la règle ordinaire de sa vie. Et comme, malgré tout et toujours, le monde rôdait autour de lui, pour le solliciter de ses charmes, pour le rappeler aux splendeurs de ses triomphes, pour le retremper dans les vanités folles dont il tentait persévéramment de s'évader, Antoine prit une résolution radicale. Il quitta la cité qu'il aimait, les amis qui lui étaient restés fidèles, et il s'en fut ensevelir son adolescence dans l'immensité silencieuse du désert. Il escomptait que là, seul en face de Dieu, il rencontrerait enfin la paix.

Mais la paix n'est pas de cette terre, et c'est à ses meilleurs élus que le Très-Haut réserve, en général, le plus de combats, le plus d'afflictions. A défaut de tentateurs humains, Antoine trouva dans le désert un autre ennemi qu'on ne peut fuir nulle part, qui s'acharne désespérément contre les saints, qui les martyrise jusqu'à leur dernier souffle. Cet adversaire, c'était le démon.

Satan engagea la lutte contre cette âme fière, tous les jours et de toutes manières. Tantôt il lui inspirait des doutes contre la doctrine religieuse pour laquelle le saint aurait voulu mourir ; il lui montrait les bénéfices, les mirages des dogmes païens, et Antoine se jetait éperdu au pied de son pauvre crucifix pour clamer, en dépit de tout, l'affirmation de son *Credo*. D'autres fois, en sarabandes tumultueuses, des légions infernales accouraient autour de l'ermite pour lui chanter le souvenir des ivresses passées, pour célébrer les voluptés terrestres, pour lui proposer de plonger ses lèvres dans les coupes enchanteresses ; et le moine flagellait sa chair afin de mettre en fuite les hideuses visions, afin de rester ferme et pur. Il arrivait aussi que l'esprit du mal murmurait à l'oreille d'Antoine les mots de découragement et de désespérance ; il lui insinuait que peut-être ses efforts seraient inutiles, ses peines resteraient sans récompense. Antoine, alors, dans un élan de confiance, se jetait dans les bras miséricordieux du Sauveur.

Ce que fut cette guerre entre un homme pauvre, faible, isolé et l'effrayant pouvoir des enfers, nul n'oserait tenter de le redire. Et cette guerre dura des années, dura près d'un siècle, sans un répit, sans une trêve, presque sans une consolation. Mais elle se prolongea sans provoquer jamais une défaite. Plus les hostilités se faisaient pressantes, plus les angoisses étaient vives, plus aussi la volonté d'Antoine se trempait, plus son âme s'attachait à Dieu. Ce moine se forgeait, au feu de l'épreuve, un cœur d'airain purifié de toute souillure, inébranlable désormais, et hors des atteintes de Lucifer.

Peu à peu, cependant, la renommée de ce qui se passait dans la solitude de la haute Egypte s'était mystérieusement répandue parmi les fidèles. Quelques jeunes hommes épris, eux aussi, de perfection et de sainteté vinrent troubler le silence d'Antoine : ils lui demandèrent de les admettre à partager, près de lui, sa vie austère, ils lui demandèrent de renoncer, en leur faveur, à l'isolement dont il avait fait sa sauvegarde.

C'était un effrayant sacrifice ; mais, comme il s'agissait de charité, S. Antoine n'hésita pas. De moine, il se fit cénobite ; il accepta, pour l'amour de Dieu, de se charger des responsabilités qu'entraîne la direction d'autres âmes. Chef d'une communauté d'ascètes, il sut sanctifier ses religieux comme il s'était d'abord sanctifié lui-même. Parmi les sables du désert infécond, fleurit une oasis de sublimes vertus qui rayonna sur l'univers, qui dressa jusqu'aux plus lointains horizons les palmes des espérances sacrées, des triomphes pieux et mystiques, qui refléta le paradis.

Les peuples tournèrent leurs regards vers cette pauvre solitude où ils puisaient l'exemple d'une vie plus noble et plus divine ; les hommes se convertissaient en masse, à cause des prières et des intercessions du saint abbé. L'enfer était désormais vaincu.

Antoine, âgé de cent quinze ans, avait bien gagné sa couronne. Il bénit une dernière fois ses frères et s'endormit dans le Seigneur.

II

Comment, pourquoi, le solitaire égyptien est-il devenu votre protecteur, m. f.? Peut-être parce que, à l'exemple de son émule l'ermite Paul, il avait renoncé à se draper dans des vêtements d'étoffe et avait voulu, par pénitence, se couvrir également d'un rude sac en fibres de palmier, qu'il avait tressé de ses propres mains, un peu comme vous tressez chaque jour vos robustes ou élégantes corbeilles. Ne serait-ce pas, plutôt, parce que son culte fut apporté dans nos régions occidentales par ces vanniers des temps anciens qui, comme vous le savez, cheminaient le long des grandes routes, s'arrêtant dans les cités favorables à leur négoce, et qui, parlant entre eux une langue inconnue, se disaient originaires des pays d'Orient ?

Ces vanniers nomades qui se rassemblaient chaque année, comme leurs fils le font encore, pour leur étrange et sublime pèlerinage aux Saintes-Maries de la Mer, pouvaient bien, en effet, avoir recueilli, dans leurs pérégrinations au pays où le soleil se lève, la forte et gracieuse tradition du moine qui, suivant le mot bien connu, « peupla le désert de solitaires ». Et, avant de le préconiser aux autres races, n'est-il pas tout naturel que ces gens simples et pieux aient entendu se réserver les faveurs premières de S. Antoine, en l'adoptant comme leur patron ?

Ces deux hypothèses sont plausibles, et, sans doute, plusieurs autres encore. Mais à quoi bon gaspiller le temps que Dieu nous donne pour la ferveur, dans les chicanes d'une critique vaine ? Ce que le bon Maître aime par-dessus tout, ce ne sont pas les savants plus ou moins habiles qui s'évertuent, sous couleur d'histoire, à dénicher les saints et déflorer les légendes ; ce sont les âmes loyales et pures qui cherchent dans les enseignements du passé les grandes leçons de l'avenir, qui s'en remettent docilement entre les mains des guides sacrés que le ciel leur envoie, et qui font monter vers l'azur leur tendre et candide prière, sans jamais se laisser troubler par aucun doute scientifique ni par aucune bouffée d'orgueil.

Au reste, quel qu'en soit le motif, le fait est certain, incontestable : c'est S. Antoine qui, depuis les siècles les plus lointains, préside aux destinées de votre corporation et qui bénit ses développements. Sans doute les apparences de votre état ont bien évolué au cours des âges. Après les ancêtres errants dont nous rappelions tout à l'heure le souvenir, sont venus les aïeux plus stables, qui ne se contentaient plus, pour traverser la vie, d'une toile de tente, qui ont érigé des demeures de pierre et qui, au coin de leur foyer, transmettaient à leurs petits-enfants l'art souple, délicat et nuancé de tresser les osiers et les joncs, de les transformer en ustensiles pratiques ou de les parer d'harmonieuses ornementations. A notre époque où tout s'industrialise, vous ne pouviez résister à la loi commune : les vieux ateliers familiaux sont devenus des entreprises commerciales, vos débouchés se sont multipliés, votre technique s'est raffinée, votre prospérité s'est accrue, et vous en bénissez, avec raison, la Providence.

Mais si votre aspect extérieur s'est modifié, votre cœur est resté fidèle. Vous avez eu la trop rare sagesse de ne rien renier de vos traditions, et c'est avec une ferveur toujours nouvelle que vous vous plaisez à revenir chaque année, vous, les industriels d'aujourd'hui, tout comme les simples artisans de jadis, pour honorer celui qui vous sourit du haut du ciel et qui vous protégera toujours. Il n'y a pas de plus pure noblesse que celle qui consiste à garder pieusement la mémoire de ses origines ; mais cette noblesse s'auréole encore lorsqu'on cherche à maintenir les vieux usages, en demeurant à la hauteur de la vertu des anciens temps. Et c'est bien ce que vous vous efforcez de faire. Votre piété envers S. Antoine n'est pas seulement pour vous une coutume chère, elle est surtout une occasion de vous élever davantage vers Dieu, en conformant votre vie chrétienne aux exemples que vous a légués votre céleste Patron.

L'inébranlable foi de S. Antoine vous apprend à croire fermement au Seigneur, à faire de lui le tout de votre existence, à le prier pour obtenir de lui la récompense de vos efforts, le succès que, seul, il dispense. La confiance, au milieu des peines les plus dures, vous engage à ne jamais vous laisser aller au découragement : les occasions ne manquent pas de ployer sous le faix des ennuis ou des fatigues, mais là où une âme vulgaire se courberait comme un roseau brisé par l'orage, vous savez rester intrépides et fiers, parce que vous comptez sur les revanches du ciel, parce que vous savez que votre protecteur ne saurait vous abandonner.

La charité du saint ermite vous est une leçon constante, et que vous avez la générosité de suivre. Vous vivez dans un monde cruel, où les misères ne manquent pas plus qu'à l'époque où le jeune Antoine mettait à l'encan ses propriétés, afin de secourir les pauvres. Après lui et comme lui, vous saurez, d'un geste discret, venir en aide à l'infortune. Mais surtout, pour lui ressembler, vous vous exercerez à cette charité supérieure qui s'adresse directement aux âmes, qui sèche les larmes par un mot d'affection, qui relève les cœurs brisés par un mot d'espérance, qui se sacrifie pour rendre service, qui ne recule ni devant la lassitude ni devant les difficultés, qui, surtout, ne se borne pas, égoïstement, aux limites d'une coterie, d'une corporation, d'un village, d'une province, mais qui s'épanouit généreusement sur tout le monde parce que l'univers entier est peuplé des enfants de Dieu.

Il en va de même pour toutes les vertus chrétiennes. S. Antoine s'est appliqué à toutes, et, pas plus que lui, nous n'avons le droit de négliger la moindre d'entre elles, car elles s'appellent, elles se soutiennent les unes les autres, et les unes comme les autres collaborent à l'édifice de notre sainteté. Vous serez donc justes, dans les décisions de votre pensée comme dans les actes de votre commerce ; vous serez vigilants contre les pièges où le démon cher-

che à vous enlacer, tout comme il cherchait autrefois à surprendre S. Antoine. Vous serez forts contre vos penchants trop humains que vous redresserez. Vous serez fermement pieux, fidèles à vos obligations religieuses qui, en vous ramenant à la messe de chaque dimanche, à la communion de chaque année et même des principales fêtes, vous maintiendra dans l'esprit du Christ, dans la sauvegarde de vos consciences. Tel est le désir de votre protecteur ; tel est votre désir à vous-mêmes ; et ce sont ces dispositions saintes que vous ferez consacrer tout à l'heure devant l'autel près duquel nous prions.

III

Pour vous montrer en tous points dignes de votre glorieux Patron, vous aurez à cœur, mes chers amis, de vous conformer assidûment aux règles essentielles qui régissent la morale catholique. Mais vous ferez mieux et plus encore : vous vous appliquerez soigneusement, comme vous le faites d'ailleurs depuis toujours, à cultiver dans votre esprit, dans votre volonté, dans votre cœur, les vertus qui sont votre particulier apanage dans votre situation.

Ces vertus qui vous transfigureront sont nombreuses ; me permettez-vous de vous en signaler quelques-unes, à titre d'exemple ?

Et d'abord la simplicité qui consiste à ne pas compliquer sa vie par le vain souci des apparences, des combinaisons ambitieuses, des arrière-pensées machiavéliques. Un des maux de notre siècle, c'est ce désir fou de paraître, de briller, d'éblouir son voisinage en s'efforçant de paraître plus que l'on n'est en réalité. Rien de plus dangereux au simple point de vue pratique, car cet orgueil déplacé provoque de fausses démarches, amène à des dépenses exagérées, met en jeu quelquefois la prospérité d'une maison de commerce. Rien, surtout, de plus opposé à l'esprit divin de l'Evangile : « Soyez simples comme des colombes », nous a prescrit, un jour, Notre-Seigneur. Ayons donc cette loyauté en acte qui nous fera accepter franchement notre position, qui nous fera nous montrer tels que nous sommes. Que nous semblions petits ou grands aux regards des hommes, nous sommes tous de même taille devant Dieu.

La simplicité nous procurera, en outre, ce bénéfice de faire germer en notre âme une autre qualité céleste et trop méconnue de nos jours, je veux dire la sainte humilité. Si quelqu'un fut qualifié de ce don divin, ce fut bien S. Antoine qui aurait pu étaler aux yeux de ses contemporains l'éclat fastueux de ses richesses, mais qui préféra s'exiler dans la solitude pour ne plus être entouré de flatteurs, pour ne plus être exposé à l'aveuglement de l'amour-propre.

Le bon Dieu n'attend pas de vous que vous vous retiriez dans un cloître : il vous a destinés à autre chose. Mais l'humilité ne doit pas fleurir seulement dans les monastères. Elle est à la portée de chacun, de même qu'elle s'impose à tous. A la suite de Jésus notre Maître, qui, sans avoir rien à expier, accepta de se faire le dernier des hommes, de subir les outrages du Vendredi Saint et d'expirer sur un gibet comme un esclave, habituons-nous à supporter avec une résignation surnaturelle les échecs et les contradictions, les piqûres de l'amour-propre et les mots blessants que parfois l'on nous lance. Apprenons à considérer en nous-mêmes, non pas seulement les qualités et les mérites, mais surtout, hélas ! les infirmités, les défauts, les fautes, les vices même quelquefois.

Si nous voulons que nos péchés de chaque jour ne crient pas vengeance au ciel contre nous, le meilleur moyen est de nous en châtier nous-mêmes en nous maintenant en esprit à l'humble niveau de dégradation où ils ont pu nous faire descendre. Sans rien perdre de notre dignité, de notre fierté de fils de Dieu, prosternons le néant que nous sommes devant la Majesté du Dieu de qui nous tenons tout, sauf nos défaillances et nos erreurs. Plus nous nous serons abaissés en ce monde, plus nous renaîtrons grands dans le ciel.

Une autre vertu chérie de S. Antoine, ce fut l'amour de la pauvreté. Il paraît, au premier abord, que cette forme-là de la perfection est difficilement compatible avec votre genre d'occupations. Pourquoi travaillez-vous, en effet, sinon pour vous assurer une agréable aisance et pour enrichir votre famille ? Et cependant rien de plus facile pour vous que de vous attirer les bénédictions promises par le Seigneur à ceux qui sont « pauvres en esprit », pourvu seulement que vous compreniez ce que le bon Dieu et l'Eglise comprennent par la sainte pauvreté.

Cette vertu, en effet, n'exclut nullement la détention matérielle de sommes plus ou moins considérables. Elle nous interdit simplement d'attacher notre cœur à ces richesses, d'en faire notre but, notre idéal, de nous faire un dieu du veau d'or, comme les antiques Hébreux. Pourvu que votre cœur reste libre, que votre esprit ne soit pas dominé par le désir passionné de l'argent, il n'y a pas la moindre imperfection à manipuler les fonds nécessaires au roulement de vos affaires, pas plus qu'à mettre de côté l'épargne destinée à améliorer le sort de vos enfants. Tout cela est très bien, au contraire, puisque c'est suivant l'ordre providentiel.

Vous pouvez donc, Messieurs, fussiez-vous millionnaires, pratiquer une pauvreté aussi sublime que celle de S. Antoine ou de S. François d'Assise, à l'unique condition de considérer vos ressources comme un instrument provisoirement utile, mais qui ne vous servira de rien dans l'autre vie, et à l'influence duquel vous ne vous laisserez jamais asservir. Excusez-moi d'insister sur ce mode de sainteté ; mais, outre qu'il est précieux en lui-même, il a l'avantage de vous mettre à l'abri du danger où sombrent tant d'industriels, tant de commerçants : celui de la rapacité ou — disons le mot cruel — de la malhonnêteté. Il appartenait à notre siècle de se faire une morale commerciale qui n'aurait plus rien de commun avec la morale ordinaire, qui limiterait son ambition à ne se faire ni surprendre par le gendarme ni condamner par le juge et à qui, sauf cette réserve, tout, absolument tout, serait permis sans déshonneur.

Vous savez comme moi que Dieu ne peut ratifier une immoralité pareille. Pour rien au monde vous

ne voudriez acquérir à ce prix une fortune où traîneraient, parmi des reflets trop neufs, l'âcre relent de la sueur — et peut-être du sang — des misérables. Mais puisque votre labeur quotidien vous présente sans cesse l'appât des bénéfices, pour que ces bénéfices restent toujours légitimes et glorieux, réfugiez-vous dans le saint esprit de pauvreté qui libérera votre âme délicate, sans vous empêcher de prospérer. Vous aurez, en attendant les couronnes du ciel, vous aurez dès ce monde une première récompense. Ce sera la fierté — mieux que cela : la gloire — de pouvoir passer le front haut à travers le monde où vous n'aurez exploité personne, où vous n'aurez fait pleurer aucune victime.

Vos efforts seront plus rudes sans doute, mais parce qu'ils seront saintement honnêtes, ils accroîtront votre goût au travail, votre ardeur pour la profession que vous aimerez d'autant plus qu'elle ne vous procurera jamais aucun remords. C'est une grande chose que d'aimer son métier ; c'est même une faveur providentielle. Attachez-vous donc à vos besognes, harassantes parfois, mais consolantes si souvent. Travaillez pour vous-mêmes et pour la famille qui repose en vous ses espérances ; travaillez surtout pour le bon Dieu qui compensera dans l'au-delà vos fatigues et vos ennuis par le repos du bonheur éternel.

* *

C'est une religieuse pensée que je tiens à vous laisser, m. f. Le Seigneur qui dispose toutes choses en vue de notre plus grand bien, en vue de notre avenir sans fin, vous a imposé ici-bas une tâche plus lourde qu'à d'autres. Loin de vous en plaindre, bénissez-le, car ceux qui se seront le plus courbés sous le joug de l'obéissance divine seront un jour ceux qui se dresseront le plus fièrement parmi les joies du paradis.

Il faut donc aimer notre peine, il faut aimer notre fatigue, il faut aimer notre profession, puisque c'est tout cela qui forme l'instrument de notre salut. « Vive labeur ! » criait Jeanne d'Arc, la sainte petite paysanne en qui se résume si bien l'âme ardente de notre terre. Que sa clameur devienne la nôtre. Souvenons-nous toujours que la suprême miséricorde a élevé nos tâches fastidieuses à la dignité de devoirs d'état. En les accomplissant, nous nous élevons au-dessus de toutes les réalités vulgaires, nous planons dans une zone supérieure, nous prenons notre essor vers le ciel. Sachons nous maintenir à de telles hauteurs, pour notre satisfaction immédiate d'abord, mais surtout pour témoigner au Tout-Puissant notre zèle, notre dévouement, notre amour.

Si nous acceptons en vue du ciel les épreuves amères de la vie, si nous travaillons pour l'amour du Seigneur, pour l'imitation de Jésus-Christ, si nous maintenons nos intentions et notre âme dans la sphère des espérances célestes, notre foi ne sera pas vaine, notre confiance ne sera point trompée. Marchons au labeur quotidien comme à une croisade ; travaillons avec Dieu, en Dieu, pour Dieu, en répétant le cri de nos pères : « Vive Jésus ! » et « Dieu le veut ! » Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

Avant-propos

Dieu, qui nous a créés, a daigné nous parler pour nous faire connaître ses desseins sur nous. Il nous a parlé par son Verbe : « *Locutus est nobis in Filio.* » (Hébr., I, 2). Mais comme le Verbe est une parole infinie que, dans l'état présent, nous sommes absolument incapables de saisir, ce Verbe s'est voilé, rapetissé, morcelé pour se mettre à notre portée.

Il nous a d'abord parlé par toute son œuvre créatrice. Toute la création est une parole, puisqu'elle est l'expression, la réalisation sensible d'une parole divine. Il est écrit en effet que, pour créer, Dieu *a dit : « Dixit et facta sunt.* Il a dit, et tout a été fait. » C'était la révélation de Dieu par ses œuvres, la révélation dans l'ordre naturel s'adressant à la raison humaine. Adam et Eve, dans l'état d'innocence, comprirent parfaitement ce langage des créatures.

Mais comme Dieu veut nous conduire à une fin surnaturelle par des moyens surnaturels, il est venu nous dire, en se servant de notre langage humain, des choses qui dépassent complètement la portée de notre esprit. Il a parlé ainsi en maintes occasions : aux patriarches, aux prophètes, et enfin il a parlé plus clairement et plus complètement par son Fils fait homme.

Mais comme l'ordre surnaturel est greffé sur l'ordre naturel et lui est adapté, la première révélation de Dieu par les créatures doit nous aider beaucoup à comprendre la seconde, à cause des relations et des similitudes qu'il y a entre les deux ordres. Aussi Notre-Seigneur lui-même, pour nous faire mieux comprendre son Evangile, s'est servi souvent de paraboles et de comparaisons tirées de l'ordre naturel. Les Pères de l'Eglise ont fait de même. Les créatures et leurs actions sont donc une prédication continuelle qui nous rappelle et nous aide à comprendre les vérités de la foi.

Mais, hélas ! nous avons des oreilles pour ne pas entendre. Une série d'instructions nous interprétant le langage muet des créatures ne sera donc pas inutile. Elle nous fera *comprendre mieux, apprendre plus facilement, retenir plus sûrement* et *accepter avec plus de plaisir* les vérités surnaturelles.

Je mettrai donc en scène un assez grand nombre des objets sensibles qui nous entourent. Si communs, si vulgaires même qu'ils soient, si indifférents que vous puissiez demeurer à leur contact journalier, les enseignements que chacun d'eux vous donnera seront d'une grande utilité pour vous.

Pour qu'il y ait plus de variété et que votre curiosité soit plus piquée, je ne suivrai aucun ordre. De votre côté, vous chercherez à compléter ce que je vous aurai dit, en réfléchissant à ce que chaque chose peut vous suggérer à l'esprit et au cœur.

1
Les cendres

Notre prédicateur de ce soir ne fait pas de bruit : il fait seulement un peu de poussière quand il est soulevé par le vent. C'est ce prédicateur que l'Eglise a mis ce matin sur vos fronts en vous disant : « Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et poussière et que tu retourneras en poussière. » Ecoutons un instant ses leçons.

I. — Orgueil

« O homme, regarde-nous ! Ce que nous sommes, tu l'as été et tu le redeviendras bientôt. Comprends

donc ton néant et ne t'enorgueillis pas tant. Nous avons été les rameaux bénits servant au triomphe, il y a un an ; maintenant nous ne sommes plus que leurs cendres, t'invitant à l'humiliation. »

C'est l'orgueil qui a perdu l'humanité. Il est le péché qui déplaît le plus à Dieu et tarit le plus la source de ses grâces, car il est une grande folie, un grand égarement, un grand mensonge et une grande injustice. Toute la création n'est qu'un néant devant Dieu qui est l'infini, et nous ne sommes nous-mêmes qu'un atome imperceptible au milieu de ce néant. S'il y a quelque chose de bon en nous, c'est Dieu qui l'a créé et nous l'a donné sans que nous l'ayons mérité. Allons, orgueilleux, reviens à la vérité et à la justice. *Ut quid superbis, terra et cinis ?* Les éléments qui composent ta petite personne ont été cendre et poussière avant ta naissance, et dans quelques années ton pauvre corps ne laissera de lui qu'une poignée de cendres au fond d'un cercueil. Il n'y a pas là de quoi tant lever la tête et te montrer si fier. Profite donc de cette leçon à laquelle tu n'as rien à répliquer.

II. — Avarice

« *Le temps réduit tout en poussière ici-bas. Comprends donc, ô homme, le néant des richesses et la folie de l'avarice.* »

Tu cours avec empressement, avec rage, après les biens de ce monde : et tous ces biens ne sont qu'un peu de poussière, puisque toute la terre elle-même et tout ce qu'elle porte ou renferme dans ses flancs ne sont qu'un amas un peu plus considérable de poussière. Tu cours donc après des riens, tu t'ingénies, tu travailles, tu te lasses, tu t'épuises, pour devenir possesseur pendant un jour de ces riens qui ne te procureront aucun avantage, aucun plaisir véritable, qui te seront une cause de soucis, de chagrins, que la rouille, les voleurs ou la mort t'enlèveront bien vite.

N'y a-t-il pas des biens plus solides que ceux-là ? N'y a-t-il pas des richesses que ni la rouille, ni les voleurs, ni le feu, ni la mort ne pourront t'enlever ? Oui, il y a des richesses dont la plus petite parcelle vaut mieux que la possession de tout l'univers, et que tu peux gagner tous les jours, à tout instant, avec les faux biens, en les donnant ou en y renonçant par amour pour Dieu, avec toutes tes actions, avec toutes tes peines, même les plus petites, en les sanctifiant par l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu est la pierre philosophale qui change en un or infiniment précieux tout ce qu'il touche. Travaillons donc à amasser cet or et ne soyons pas assez fous pour ne chercher que de la poussière.

III. — Luxure

« *Nous sommes le symbole de la pénitence. O homme, l'Eglise nous dépose aujourd'hui sur ton front pour t'inviter à te punir toi-même pour les folles satisfactions que tu as cherché à te procurer par des plaisirs coupables, ou en faisant ta fin dernière ici-bas des plaisirs permis.* »

Le plaisir nous séduit ; et cependant, que sont tous les plaisirs de la terre ? Une ombre qui passe, une fumée qui se dissipe, un éclair qui brille et disparaît, une goutte de miel au bord d'une coupe remplie de fiel. Notre cœur a été fait trop grand pour se contenter de ces misérables satisfactions. Il lui faut l'infini, il lui faut Dieu ; et voilà pourquoi, après des journées de fête, après des nuits d'orgie, l'homme retrouve son cœur vide, ennuyé, lassé, dégoûté, tourmenté.

Et cependant combien se laissent prendre à cet appât du plaisir, même du plaisir coupable !... Quelle folie de vendre pour un moment de délire, de trompeuse satisfaction, d'éternelles et ineffables délices !

Et avant l'autre vie, même dès celle-ci, il y a plus de plaisir à se vaincre qu'à se satisfaire, et avec l'amour de Dieu il y a plus de plaisir à souffrir qu'à jouir. Les plaisirs de la terre sont la cendre, ceux des saints sont du miel déjà dès cette vie, et les plaisirs du ciel sont un torrent de voluptés pour l'éternité. « *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* » (Ps. xxxv, 9).

IV. — Passions

« *Nous sommes ce qui reste des beaux meubles et des splendides bâtiments, après le feu. Après l'incendie des passions, le désastre est plus grand encore dans une âme.* »

Le feu détruit toutes les provisions, tous les meubles des appartements ; mais le feu des passions, si on ne l'étouffe pas aussitôt qu'il s'allume, accumule encore bien plus de ruines, et il convient de pleurer sur ces ruines spirituelles plus qu'il ne convenait au prophète Jérémie de pleurer sur les ruines fumantes de Jérusalem. Par le péché, fruit des passions, l'édifice spirituel élevé dans l'âme et servant de temple au Saint-Esprit est démoli, tous les mérites acquis sont perdus. Que reste-t-il ? Des cendres !

En effet, l'âme avant le péché était un foyer où se consumaient dans le feu de l'amour divin les passions et les vices ; en elle brûlaient en l'honneur de la divinité des sacrifices d'agréable odeur. Il n'y a plus maintenant, au lieu de ce foyer, qu'une cendre éteinte et froide. Les passions brûlent, c'est vrai, mais leur feu donne le froid à l'âme, le froid du cadavre, le froid de la mort...

Retenons bien les salutaires leçons de ce premier prédicateur.

2

Le cimetière

Ce soir, nous avons un prédicateur que les lois actuelles éloignent le plus possible des habitations parce qu'il prêche trop bien et trop fort. Nos pères, au contraire, lui faisaient une place autour des églises afin de pouvoir l'entendre plus souvent.

Ce prédicateur, c'est le cimetière. Ecoutons.

I. — Chez nous

« *O homme qui me visites ou qui me regardes de loin, écoute-moi bien : C'est ici chez toi. C'est ici ta véritable demeure, du moins pour ton corps, jusqu'au jour de la résurrection. Tu y viendras certainement, tu y viendras bientôt et tu y resteras longtemps. Pendant ce temps, ton âme sera au ciel ou*

en enfer, en attendant d'y emmener aussi ton corps ressuscité. »

Combien d'hommes vivent et se comportent sur la terre comme s'ils devaient y demeurer toujours ! Ils se font de belles maisons, les agrandissent, les embellissent, les remplissent de provisions, serrent dans leur coffre-fort de l'argent, de l'or, des billets, des titres, se frottent les mains en se disant : « Voilà que tu as de quoi vivre dans l'abondance, en ne te refusant rien. » Ils croient être sages en ne pensant qu'à cela et en ne travaillant que pour cela. « *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te ; quæ autem parasti, cujus erunt ?* Pauvre fou, cette nuit même on te redemandera ton âme ; et ce que tu as amassé, en quelles mains va-t-il passer ? » (Luc, XII, 20).

Oh ! comme le cimetière nous crie à tous : « Il faut mourir, mourir bientôt. Nous n'avons point ici-bas une demeure permanente, nous en cherchons une à venir. *Non habemus hic manentem civitatem.* » (Hébr., XIII, 14).

II. — Leçons aux vices

« *Passant, écoute sortir de ces tertres, plus ou moins fraîchement remués, la voix des pécheurs trépassés. Ils te crient de ne pas suivre le chemin où ils se sont égarés. Ecoute !* »

1° *L'orgueilleux.* — Quand j'étais sur la terre, je me croyais « quelque chose », je voulais dépasser les autres, être loué, estimé, me faire remarquer ; j'étalais mon luxe, mon faste, mon insolence ; je me vantais sans cesse... Regarde ce qui me reste. On m'a peut-être élevé un plus beau monument funéraire, qui redit encore mon orgueil d'autrefois ; mais comme je suis annihilé, anéanti, oublié ! Il ne reste pas plus de ma personne que de celle des pauvres et des petits, et mon souvenir est aussi et peut-être plus effacé que le leur.

2° *La vaniteuse.* — Pauvre petite tête sans cervelle, j'étais belle ou du moins je me croyais belle, ou voulais m'embellir ; je me fardais, je me poudrais, me frisais, me parais de toutes les inventions de la mode ; je me contemplais avec satisfaction dans la glace. Entr'ouvre un instant ma tombe, et vois ce qu'il reste de ma prétendue beauté dont j'étais si fière ; regarde bien mon cadavre hideux, cette pourriture, cette décomposition qui n'a plus de nom dans aucune langue. Ecoute, vaniteuse qui passe : voilà ce que je suis aujourd'hui, voilà ce que tu seras demain.

3° *Le riche avare, le voleur.* — Je faisais des biens de la terre mon dieu, le but unique de ma vie. Je voulais absolument être riche, toujours plus riche, et tout de suite. Tous les moyens m'étaient bons pour en arriver là ; ma règle de conduite était : « Attrape qui peux. » Vois un peu ce qu'il me reste de ce que j'avais amassé : rien, absolument rien ! Les habits, le suaire même dont on m'avait entouré ont pourri avec ma chair ; et mon squelette reste tout nu dans un cercueil pourri. O folie de m'être donné tant de peine et d'avoir peut-être vendu mon âme et mon ciel pour une fumée qui s'est aussitôt dissipée !

4° *Le libertin, la scandaleuse.* — J'ai voulu m'amuser, me divertir, boire à pleins bords à la coupe du plaisir. J'ai voulu flatter ma chair, tous mes sens, au détriment de ma pauvre âme que j'ai complètement oubliée. Que m'en reste-t-il ? Qu'est devenu mon corps, ma chair de péché ? Pour contenter mes passions, ma vanité, mon désir de mauvais plaisirs et d'affections coupables, je me suis servi de mon corps pour tendre ma toile d'araignée à la mouche imprudente ; j'étalais comme un piège pour les innocents et pour les corrompus, ma chair, mon bras, mes épaules, mes jambes, et tout ce que j'osais de ma poitrine ; je m'habillais pour me déshabiller le plus possible... Regarde un peu, si tu en as le courage, ce qu'est devenu cet étalage : ces chairs en décomposition où fourmillent les vers, ces mains, ces pieds décharnés ; respire un peu l'odeur de cette pourriture... Oh ! quelle n'a pas été ma folie de faire servir mon corps au péché au lieu de le faire servir à mon salut par la pureté et la mortification !

III. — La voix des parents

« *Ecoute encore, ô homme, du fond de ces tombes des voix que tu dois reconnaître : celles de ton père, de ta mère, de tes frères et de tes sœurs, de tes amis... En même temps qu'ils te demandent un fidèle souvenir, des prières, et l'exécution de leurs dernières volontés, ils te rappellent les bons avis, les salutaires recommandations, peut-être les justes reproches d'autrefois ; ils te rappellent aussi les bons exemples qu'ils t'ont laissés et que tu devrais mieux imiter.* »

Ce qui était vrai sur les lèvres de nos parents, de nos amis, quand ils vivaient avec nous, est encore plus vrai, maintenant qu'ils sont dans leur éternité et qu'ils expérimentent par eux-mêmes la folie du péché et le prix de la vertu. Ecoutons leurs voix d'outre-tombe. Plusieurs peut-être nous adressent des reproches bien mérités. Ce sont des parents qui crient : « Malheureux enfant, qu'as-tu fait des recommandations et des exemples de ton père et de ta mère ? C'est toi qui m'as fait venir ici avant le temps par les peines que tu m'as causées. »

C'est un enfant mort-né qui crie à sa mère : « Malheureuse, c'est toi qui m'as fait mourir dans ton sein pour épargner ta vanité, pour éviter une charge nouvelle ou le déshonneur que tu avais mérité ! »

Et bien d'autres reproches encore...

IV. — La voix des saints

Ecoutez enfin la voix qui sort de la tombe des saints, des petits enfants morts après le baptême : « *O vous qui venez ici pleurer sur nos restes mortels, séchez vos larmes et bénissez le Seigneur avec nous, car la mort apparente qui nous a enlevés de la terre n'a pas été une mort véritable ni pour notre corps ni pour notre âme. Venez seulement après nous.* »

La mort n'a pas été une véritable mort pour notre corps, car le cimetière n'est pas le lieu de la destruction, de l'anéantissement, mais, comme signifie le mot *cimetière*, c'est le *dortoir* en attendant le glorieux réveil de la résurrection. Nos restes mortels

cachés en terre ont subi la corruption, c'est vrai ; mais ils y sont comme le grain de blé qui, jeté en terre, est, tout en se corrompant, la semence d'une nouvelle vie. Un jour, de ce cimetière nos corps sortiront brillants, agiles, subtils, impassibles, immortels et s'envoleront au ciel avec notre âme.

Pour notre âme, non seulement la mort n'a pas été la mort, elle a été au contraire le commencement, la porte de l'éternelle vie, d'un bonheur sans mesure et sans fin. Du haut du ciel, nous sommes continuellement avec vous par le regard et par le cœur, et nous prions sans cesse pour vous. O vous qui êtes encore sur la terre, venez donc avec nous ! Le ciel est si beau, la terre est si misérable ! Suivez le chemin qui vous mènera auprès de nous.

Après avoir entendu ces voix, nous n'aurions pas de cœur, nous n'aimerions pas nos morts, nos protestations d'amour ne seraient que des mensonges, si nous prenions un chemin qui nous mènerait à l'enfer où il nous serait à tout jamais impossible de les revoir et de les aimer !

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

Deuxième Partie : Sacrifiée

I

LE ROI ENTRE A COMPIÈGNE

L'objectif de Jeanne, c'est Paris. Elle a seule le sens militaire et politique, seule elle aime vraiment la France. Le roi, dominé par un ministre insensé, jouisseur, à courtes vues, fait tout pour l'en détourner. C'est à peine si, à Reims, il s'est montré à la hauteur de sa mission ; il retombe maintenant dans son indolence première et il se laisse jouer par Philippe le Bon qui lui promet toujours de lui livrer la capitale. Puisqu'il doit entrer à Paris sans coup férir, à quoi bon s'exposer aux hasards de la bataille ?

Et il se met à mener une vie errante, se laissant vivre et entraînant avec lui Jeanne, malgré elle.

I

Pendant ce temps, Bedford fait une feinte démonstration. Le 4 août 1429, il se porte sur Corbeil avec une petite armée, le 5 il est à Melun. Ce jour-là, les Français sont heureusement arrêtés sur le pont de Bray, et ils renoncent à leur retraite sur la Loire.

Le samedi 6, le régent est à Montereau, où il est informé par les émissaires du duc de Bourgogne des hésitations et de la marche rétrograde du roi de France. Alors, le 7, il lui adresse une lettre insultante où il rejette sur lui les responsabilités de la guerre, salit Jeanne d'Arc, « une femme dissolue dans ses mœurs, déréglée et diffamée, vêtue en homme », et reproche à Charles VII sa « fuite » : « Nous vous avons poursuivi et nous vous poursuivons de lieu en lieu, avec le désir de vous trouver ou de vous rencontrer. Nous n'y avons pas encore réussi, à cause de votre fuite. »

Le héraut qui porte cette lettre rejoint le jeudi 11 août, à Crépy-en-Valois, le roi qui bondit sous l'outrage : « Ton maître aura peu de peine à me trouver, lui dit-il. C'est bien plutôt moi qui le cherche. » Mais les injures adressées à Jeanne le laissent insensible.

Cela ne paraît point, car il a quitté Coulommiers le 7 août et s'est retiré sur Crépy-en-Valois, en s'éloignant, ce qui a bien l'air d'une fuite. Cela permet au moins au Régent de le prétendre. Mais Bedford lui-même, satisfait de sa prouesse, est rentré à Paris le 9 août, car, quoi qu'il dise, il redoute une attaque, qui se fût produite si l'on eût écouté la Pucelle, et qui eût mis à mal les Anglais insuffisamment défendus.

Pendant la marche de Coulommiers à Crépy-en-Valois elle agit toujours en chef de guerre, maintient la discipline, soumet en passant au roi les châteaux-forts occupés par les Anglais, comme celui de Vez, le 10 août. Partout les foules accourent sur le passage de l'héritier du trône de France, en poussant le vieux cri patriotique : « Noël ! Noël ! » A Crépy, c'est un redoublement d'enthousiasme. Quand Jeanne entra dans cette ville, elle chevauchait entre Dunois et l'archevêque Regnault de Chartres. En entendant les cris d'allégresse de tout le peuple :

— Voici de bien bonnes gens, dit-elle. Nulle part je n'ai vu peuple qui se réjouît si fort de l'arrivée d'un aussi noble roi ! Ah ! puissé-je être assez heureuse, quand viendra mon dernier jour, d'être inhumée dans cette terre !

Ses traits avaient revêtu une expression de tristesse :

— Jeanne, dit l'archevêque, en quel lieu croyez-vous devoir mourir ?

— Où il plaira à Dieu, fit-elle, car je ne suis assurée ni du temps, ni du lieu, pas plus que vous. Aujourd'hui qu'est accompli l'ordre de Notre-Seigneur de faire lever le siège d'Orléans et de sacrer le roi, ah ! plût à Dieu, mon Créateur, que je me retirasse maintenant en quittant les armes ! Avec quel bonheur je retrouverais mon père et ma mère, je les servirais, je garderais leurs brebis avec ma sœur et mes frères qui seraient bien contents de me revoir ! (Déposition de Dunois. Ayroles, IV, 186).

On ne saurait conclure de ces paroles qu'elle croyait sa mission terminée à Reims, mais seulement qu'elle eût été heureuse de revenir à Domremy auprès des siens, auprès de sa sœur ou plutôt de sa belle-sœur, la femme de Jacquemin ; car sa sœur Catherine était morte depuis deux ans. Ce vif désir renferme aussi un regret causé par les embûches et les affronts de la cour et surtout par l'indolence royale qui confinait à l'ingratitude. Ce n'était plus le Dauphin, confiant et plein de foi, de Chinon. Le malheur l'avait alors rendu pieux, réfléchi et clairvoyant ; il avait crié vers Dieu et s'était offert en sacrifice pour son peuple ; c'était un vrai fils de S. Louis. La victoire l'avait changé, sa prudence devenait de la faiblesse, il était un jouet entre les mains de son ministre, et l'on retrouvait en lui du sang, de l'insouciance jouisseuse d'Isabeau de Bavière.

II

Le vendredi 12 août, le roi revient dans la direction de Paris. La trêve de quinze jours qu'il a conclue avec Philippe le Bon est expirée. Peut-être pense-t-il que le duc tiendra ses engagements et lui livrera la capitale. En tout cas, il traverse Lagny-le-Sec, occupe Dammartin, et pousse jusqu'à Thieux. Les troupes anglaises apparaissent à Mitry, et, convaincu qu'elles accepteront de se battre, il range les siennes en ordre de bataille.

Mais ce n'est qu'une feinte. Le soir même, le Régent fait reculer ses soldats et rentre à Paris. Charles laisse son avant-garde à Baron et revient coucher à Crépy-en-Valois.

Le samedi 13 août, il y reçoit une députation des habitants de Compiègne à qui il a envoyé, le 9, par son héraut Montjoie, sommation de se rendre. Parmi les députés se trouve Guillaume de Flavy qui avait assisté au sacre de Reims. Ils demandent un délai, mais Charles VII répond en roi : « Si la place n'est pas rendue après-demain, dès l'aube, je donnerai l'ordre d'attaquer. »

Les Anglais cependant se démoralisaient dans ces avances et ces reculs qu'ils ne comprenaient pas. Le dimanche 14, Bedford les lance dans la direction de Senlis qui lui appartient, et qui n'est qu'à quelques lieues de Crépy. Charles les fait observer par deux de ses meilleurs capitaines, Ambroise de Loré et Xaintrailles, qui viennent lui dire, vers l'heure de Vêpres, que l'ennemi traverse un gué périlleux, très étroit, sur une petite rivière. Mais les ordres sont tardivement donnés, et quand les Français arrivent, les soldats du Régent ont tous passé l'eau. Il n'y eut que quelques escarmouches.

Le soir, les Compiégnois reviennent. Ils ont réfléchi, et voyant que le succès favorise plutôt les Français, ils ont nommé un gouverneur, Guillaume de Flavy, et décidé de se soumettre. Le roi qui commande le combat ne peut les recevoir, ils lui font annoncer alors leur visite pour le mardi suivant.

Le lendemain lundi était l'Assomption. Jeanne fait dresser un autel dans la plaine, se confesse au Frère Richard, qui a suivi l'armée depuis Troyes, et communie en présence des troupes avec le duc d'Alençon et le comte de Clermont. Parmi ses tristesses et ses grandes épreuves, elle avait besoin de ce doux et puissant réconfort. Albert d'Ourches, que nous avons vu à Vaucouleurs, était présent, et c'est peut-être le souvenir de la piété de Jeanne ce jour-là qui lui fit dire dans sa déposition : « Combien j'aurais voulu avoir une fille aussi vertueuse qu'elle ! »

Ensuite on s'apprête au combat. La ligne principale de l'armée royale s'appuie sur les broussailles de Montépilloy, entre Senlis et Crépy. Elle est commandée par le duc d'Alençon. L'avant-garde est chargée de provoquer les Anglais à la bataille. Jeanne d'Arc est aux premiers rangs avec Dunois et La Hire. En arrière, le roi et La Trémoïlle.

Les Anglais s'étaient fortifiés à un village nommé Notre-Dame de la Victoire, à une demi-lieue de Senlis. Ils sont appuyés sur la rivière de la Nonette, aux eaux profondes et aux rives escarpées. En avant, un large fossé planté de pieux et protégé par des chariots. La cavalerie française ne pouvait attaquer ; la position était inexpugnable. Le Régent ne voulait pas la bataille, mais il pourrait déclarer qu'il l'avait offerte et qu'on l'avait refusée.

Les Français ne pouvaient en effet combattre sans renouveler les fautes et les défaites de Crécy et d'Azincourt. C'est en vain que l'avant-garde provoque les Anglais, ceux-ci demeurent derrière leurs formidables défenses. Jeanne s'élance, son étendard à la main, et frappe de la hampe les retranchements de l'ennemi pour le forcer à sortir. Elle s'expose à plaisir. On lui répond par une grêle de traits, qui tuent quelques-uns de ses compagnons ; mais pas un mouvement dans le camp pour marcher sur elle et l'envelopper. Elle se replie en arrière, offrant ainsi aux Anglais un beau champ de bataille ; elle ne parvient d'abord qu'à engager quelques escarmouches et quelques combats singuliers, comme dans les tournois.

L'animation cependant devint bientôt si vive que Charles VII chevaucha jusqu'à la mêlée et que Georges de La Trémoïlle lui-même crut qu'il était de son honneur de courir sus aux Anglais. Mais son cheval s'abattit et l'on eut toutes les peines du monde pour l'arracher aux mains des ennemis.

Les Ecossais qui étaient au service de la France provoquèrent alors les Picards du Régent ; la bataille s'engagea entre eux, hors du camp. L'armée anglaise allait se mêler à la lutte et amener une action générale, mais le duc de Bedford y veillait, il réprima l'élan des Anglais, qui demeurèrent cantonnés derrière leur fossé et leurs chariots. La nuit mit fin au combat. Le Régent félicita chaudement les Picards, mais il était surtout heureux de n'avoir pas eu à se mesurer avec la Pucelle. Le lendemain, il levait le camp et regagnait Paris, abandonnant Senlis. Ainsi il s'avouait vaincu.

Le soir même de cette échauffourée, Charles retournait à Crépy.

Jeanne fut avertie trop tard de la retraite précipitée des Anglais et elle ne put les poursuivre. Elle avait passé la nuit en vue des retranchements ennemis, puis s'était retirée à Montépilloy, pour y attirer l'armée anglaise. C'est ce mouvement qui avait permis au Régent de s'échapper. Alors, le soir, elle regagna Crépy-en-Valois.

Quand elle arriva, le roi recevait la députation de Compiègne, qui lui apportait les clefs de la cité. Les Compiégnois repartirent, escortés d'une forte compagnie française qu'ils introduisirent dans la ville, avec l'assentiment des magistrats, mais à l'insu de la garnison anglaise qui s'enfuit aussitôt.

Compiègne ayant fait sa soumission, Charles VII, le jeudi 18 août 1429, fit son entrée dans la ville où il fut reçu par Guillaume de Flavy. La cité l'accueillit avec enthousiasme, elle respirait enfin, elle avait tant souffert du joug des Anglais ! La foule admirait surtout Jeanne d'Arc, la libératrice, suivie de son troisième frère, Pierre, de Jean d'Aulon, son écuyer, de ses deux pages, de son chapelain, de ses fidèles Jean de Metz et Bertrand de Poulangy. Elle chevauchait devant le roi montée sur un beau cheval blanc. On se pressait autour d'elle au point

qu'elle ne pouvait avancer. « Les vieillards pleuraient ; les femmes cherchaient à embrasser son armure ; les enfants lui envoyaient force baisers et les jeunes filles jetaient des fleurs sur son passage. Aux cris de « Noël ! Noël ! Vive le roi ! » succédaient ceux de : « Vive la Pucelle ! [1] »

Le roi nomma gouverneur de la ville La Trémoïlle, qui n'en eut que le titre, et Guillaume de Flavy continua d'en exercer les fonctions.

II

JEANNE S'APPROCHE DE PARIS

I

Jeanne d'Arc fut reçue à Compiègne chez le procureur du roi, Jean Le Féron, à l'Hôtel du Bœuf. La femme du procureur, Marie Le Boucher, était de la famille de Jacques Boucher, le trésorier ducal d'Orléans, qui avait accueilli la Pucelle dans son Hôtel de l'Annonciade. Celle-ci n'était donc pas une inconnue pour eux.

Heureuse de l'accueil des Compiégnois, Jeanne est persuadée que leur ville n'est qu'une étape d'où elle va marcher sur Paris. Mais le parti des politiques ne l'entendait pas ainsi. Ils voulaient négocier avec Philippe le Bon.

Avant même que la trêve fût expirée, vers le 10 août, le roi a envoyé au duc de Bourgogne, à Arras, une députation présidée par Regnault de Chartres. Est-ce pour exiger que Paris lui soit livré suivant les conventions ? Nullement : c'est pour proposer des concessions.

L'archevêque s'offre à réparer le passé ; il excuse du meurtre de Jean sans Peur, à Montereau, son maître mal conseillé et trop jeune pour en assumer la responsabilité. Le duc de Bourgogne accueille avec faveur ces déclarations qui sont ensuite examinées. Le duc de Savoie, Amédée VIII, qui a épousé une fille de Jean sans Peur, entreprend la réconciliation. Charles VII fournira des garanties en vue de la paix, et l'on conclura une trêve générale.

En même temps, des délégués français traitent avec les Anglais, en présence des commissaires du duc de Bourgogne. Ils offrent d'abandonner aux Anglais tout ce que ceux-ci tiennent en Guyenne, tout le pays jusqu'à la Dordogne, à condition toutefois que les princes prisonniers soient remis en liberté et que tout le pays de Guyenne soit tenu en fief de la couronne.

Enfin un armistice sera accepté qui finira seulement à la St-Jean-Baptiste.

Regnault de Chartres acquiesçait, mais il demandait à soumettre le projet en Conseil royal. Il arrive donc à Compiègne vers le 21 août.

Ainsi la reddition de Paris au roi était abandonnée.

Ces nouvelles consternent le duc d'Alençon et Jeanne, mais réjouissent le parti des politiques et même le faible Charles VII. Ce sera du moins la cessation de la guerre et l'on se débarrassera de la Pucelle. Cela ne s'avouait pas, mais sûrement c'était la pensée du favori La Trémoïlle.

Elle en fut avertie par ses Voix, car le petit-fils de Jean Le Féron, qui portait le même nom, a fait le récit suivant :

« L'Envoyée de Dieu reposait la nuit avec l'épouse de son hôte, Marie Le Boucher. Or, depuis sa venue à Compiègne, le sommeil de la jeune fille était troublé ; plusieurs fois elle éveilla sa compagne et la supplia d'aller avertir le procureur, son mari, de se mettre en garde contre plusieurs trahisons préparées par les Bourguignons. » (Alexandre Sorel, *ibid.*, p. 122).

Cependant les chefs de l'armée espèrent que le roi ouvrira les yeux et qu'il sera frappé des perfidies de Philippe le Bon, ils le pressent de sortir de sa torpeur, de poursuivre vigoureusement la guerre, ils l'assurent que Paris est prêt à se rendre au roi s'il entre en campagne. Mais il déclare qu'il restera à Compiègne où doit se tenir une seconde conférence.

En effet les plénipotentiaires bourguignons, ayant à leur tête Jean de Luxembourg, étaient partis pour Compiègne.

Tous ces délais, ces atermoiements, lassaient Jeanne. Enfin elle n'y tint plus et se décida à quitter le roi pour marcher sur la capitale avec les chefs qui demeuraient fidèles à la cause de la France. Le 22 août, elle dit au duc d'Alençon :

— Mon beau duc, faites préparer vos gens et ceux des capitaines qui vous obéissent. Par mon martin, je veux aller voir Paris de plus près que je ne l'ai vu.

Elle ne l'avait vu que des hauteurs de Dammartin.

Comme elle allait monter à cheval, arrive à bride abattue un messager du comte d'Armagnac, Jean IV, alors retiré en Aragon, porteur d'une lettre où ce prince la consultait au sujet des trois papes qui prétendaient alors à la papauté. Quel était le vrai ? Martin V, Clément VII, ou Benoît XIV, — qu'une faction avait élu secrètement comme successeur de Benoît XIII ? Cette visite était pour le moins inopportune, au regard des capitaines qui avaient hâte de partir pour Paris. Aussi voulaient-ils jeter dans l'Oise le malencontreux messager. Jeanne fait écrire aussitôt au comte par l'un des clercs qu'elle est en ce moment « trop empêchée au fait de la guerre », et qu'elle répondra quand elle sera « au repos (requoy) » à Paris.

Cette visite inopinée fut cause que Jeanne ne partit point pour Paris ce jour-là et favorisa les intrigues bourguignonnes.

Les députés de Philippe le Bon arrivent en effet le 23 août. Jean de Luxembourg « fit beaucoup de promesses de faire la paix entre le roi et le duc de Bourgogne », et Charles VII signa le 28 août un armistice déplorable. Philippe le Bon était chargé de défendre la capitale contre toute attaque, et les Anglais bénéficieraient de la trêve qui durerait jusqu'à Noël.

Charles VII s'interdisait ainsi à lui-même d'occuper Paris et toute autre place au delà de la Seine, quand même les habitants voudraient se rendre à lui et lui faire soumission. C'était surtout la condamna-

[1] Alexandre Sorel, *La prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne*.